

« SEULS LES PARANOÏAQUES SONT CONSEQUENTS »

(„Przegląd Tygodniowy” N° 18, 30.04.1989)

Conversation avec Zdzisław Beksiński

„PRZEGLĄD TYGODNIOWY” – Quand je vous ai demandé de m’accorder cette interview, vous l’avez accepté à contrecœur, en estimant que tout a déjà été dit dans des interviews antérieures, que vous n’en accordez plus depuis plusieurs années. Est-

ce que cela signifie que l'objectif que vous vous êtes fixé dans le passé n'a pas varié depuis lors ? Beksinski d'aujourd'hui est-il toujours Beksinski d'il y a des années ?

ZDZISLAW BEKSINSKI : Cela peut-être signifie autre chose : à mes débuts je m'imaginais que je rectifierai les jugements erronés à mon sujet. Je crois aujourd'hui que moi-même n'ai là-dessus que des idées erronées et je ne veux plus rien rectifier. J'ai assez de tout ce jeu. Je sais que je ne suis porteur d'aucune idéologie et, par conséquent, je ne réalise aucun plan donné qui résulterai de cette idéologie. De quoi donc parler ?

-Votre dernière exposition remonte à 1981 et vous avez alors affirmé que cette façon de présenter votre création n'a pas de sens...

- ... Je n'ai rien dit de tel.

- Je l'ai trouvé dans l'une de vos déclarations accordées à la presse.

- S'il s'agit de l'étranger je fais souvent des expositions, ou plutôt pas moi, mais mon ami de Paris qui les fait, car il espère me lancer. D'ailleurs il n'a pas d'expérience dans ce domaine, car il est juriste, enseigne l'économie politique à la Sorbonne et limite ce lancement exclusivement à ma personne.

- Et en Pologne?

_ Si quelqu'un met tout son argent dans une entreprise – et il l'a fait – le principe veut que „tu n'aura pas de dieux étrangers avant moi”. Tout simplement je n'ai pas le droit, y compris le droit moral, de disposer de mes tableaux. Il veut en établir un niveau de prix, et si je permettais que des tableaux moins chers paraissent sur le marché, je scierais la branche sur laquelle il est assis.

- Je ne pense pas à une exposition commerciale, mais à la présentation de votre travail des ces 8 dernières années.

- J'ai eu une exposition, il y a deux ans, à la galerie de Alicja Wahl. Elle ne comportait que des tableaux peints en 1987. Elle a été organisée «à la hussarde», sans planification préalable. C'était tout simplement par ce que l'occasion unique s'est présentée d'exposer les tableaux que mon collègue emportait avec lui à Paris.

- Estimez-vous la nécessité du lien : créateur – oeuvre – public?

- Le sais-je ? Je crois que non... Je suis de ceux, qui aiment créer pour le tiroir.

- Ce dernier chaînon est totalement sans importance?

- Je m'amuse très bien avec moi-même. Je crois que je pourrais fonctionner même dans une dictature totalitaire, car je ne ressens pas le besoin d'extérioriser ma personne.

- Si donc vous n'étiez pas contraint de vous séparer de vos œuvres pour des raisons mercantiles, vous auriez gardé chez vous tout ce que vous avez jamais créé?

- Oui. Conformément à l'arrangement que je viens de mentionner, je dois assurer le droit d'exclusivité à mon ami, mais le plus volontiers j'aurais gardé le tout pour moi.

- Ces dernier temps on constate que les artistes quittent l'avant garde. Ils créent, ce qu'on appelle une peinture signifiante. Vous êtes considéré comme l'un de ces artistes qui ont quitté l'avant-garde, l'abstraction.

- Si vous pressentez la chose de cette façon, il faudrait d'abord établir un signe d'égalité entre l'abstraction et l'avant garde. Pourtant, on peut imaginer l'existence d'un art

d'avant-garde qui ne serait pas l'abstraction. Mise à part la période de ma jeunesse, l'esprit de l'avant-garde ne m'a jamais beaucoup attiré, car les idéologies ne m'attirent guère, pour ne pas dire qu'elles me repoussent.

Par nature je suis plutôt anarchiste, et il en est de même pour ce qui est des idéologies. Or, l'avant-garde était toujours liée à une idéologie. Et puis, dans un certains sens, elle constituait une usurpation. Nous ne pouvons savoir qu'ex poste, disons 50 ans après, qu'une telle ou telle action a été avant-gardiste, car elle a anticipé telle ou telle réalisation qui a été créée après. En revanche la prétention, qu'on soit aujourd'hui dans l'avant garde de ce qui ne se produira qu'après, est fortement suspecte. En général il s'avère que l'avenir se présente tout à fait différemment par rapport à ce que les gens, qui ont une idéologie et la réalisent, ont imaginé.

-Est-ce que les artistes – car pour ce qui du public il est fatigué par l'avant-garde et on le voit ne serait-ce par ce qu'il achète – sont déjà lassés par l'avant-garde ?

- Je ne peux parler que pour moi-même. Je ne m'intéresse pas tellement à l'art, ni à ce qu'en disent les artistes. Avec ceux que je connais, nous conversons à propos des choses sans lien avec ce qu'ils font, ni avec ce qu'ils envisagent.

- Vous êtes un artiste qui a un style original, reconnaissable. Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour constater immédiatement, à la vue de l'un de vos tableaux : c'est de Beksinski. Est-ce qu'on arrive à créer son propre style à la suite d'un long travail, en perfectionnant toujours de nouveaux éléments, ou bien tout simplement c'est une impulsion de génie, qui souffle à l'artiste que c'est de cette manière qu'il doit se réaliser ?

- Je ne sais pas. Je ne me crois pas capable des impulsions de génie. Je pense que personne ne s'impose un style. Tout simplement il «est», car il vient des gestes inconscients, comme un dessin qu'on gribouille pendant les conférences et les réunions. Le style,

chacun se le crée en apposant sa signature. Au début cette signature est, d'une certaine façon, programmée, mais à la suite de milliers de répétitions, par exemple sur des chèques, elle devient stéréotypée.

Je crois que la même chose arrive avec la main qui travaille sur le tableau. Après un certain laps de temps, les gestes deviennent à ce degré stéréotypés qu'on peut désormais qualifier le travail d'un peintre donné de «typique». D'ailleurs je ne vois pas bien mes tableaux. Plus d'une fois, j'ai l'impression d'avoir peint un tableau différent, non typique, et pourtant tout le monde me dit qu'il est reconnaissable.

- Dans votre peinture vous exploitez des éléments tels que cathédrale, personnage crucifié, croix, cimetière, un roi rabougri qui est assis sur un trône pompeux etc. Vous affirmez que derrière cette peinture ne se cache aucun contenu, vous n'aimez pas le symbole. Pourtant, le fait de polycopier ces éléments, proprement impose au

spectateur des soupçons, que quand même quelque chose s'y cache, qu'il y a là quelque chose.

- Peut-être quelque chose s'y cache, mais vous vous êtes référé au fait que je n'aime pas le symbole. L'homme qui opère avec le symbole, sait ce qui s'y cache. Je ne prétends pas que derrière mes choses rien ne se cache. Mais moi, pour dire vrai, je ne le sais pas. C'est comme dans un rêve... On peut le décomposer en se servant de tel ou tel système d'analyse, mais à vrai dire on ne sait pas ce qui se cache derrière.

Et puis, ce n'est pas tellement important pour moi. Je me sers du stéréotype formel. Tout simplement je me sers du personnage assis, du personnage à table, du buste, du portrait, d'ailleurs je peins les visages le plus volontiers. La période que vous évoquez, c'est pour ainsi dire une étape dans ma création – je pense à ces persiflages de la peinture du XIX siècle. Elle se situe en gros entre le début des années soixante dix et leur fin. Plus tard, je

peignais des tableaux différents, avant aussi d'ailleurs, mais ces persiflages m'ont collé une vignette et tout le monde y revient et demande ce que cela signifie.

- Etes-vous partisan de l'avis que l'artiste n'a pas à se rendre compte de tous les contenus de son oeuvre, que dans sa création c'est aussi le subconscient qui participe et c'est seulement un tiers qui peut essayer de déchiffrer ces contenus?

- A conditions qu'ils s'y trouvent. Car je crois que chacun peut y découvrir ce qu'il veut. Tout simplement, il retrouvera dans le tableau ce qui lui chante dans la tête. Pour moi, à coup sûr, il n'est pas primordiale, par exemple, que là doit absolument se trouver un arbre. Je veux tout simplement peindre un tableau. J'ai été questionné à ce propos de nombreuses fois, mais vraiment je ne sais pas répondre à cette question.

- Et à l'avenir vous serez encore bien de fois questionné, car c'est une chose passionnante pour le spectateur, à qui on n'a pas appris comment voir et penser en esthète, qui remarque un détail et demande – pourquoi?

- Je ne sais pas s'il s'agit de l'esthétique, car en peignant un tableau on ne sait pas trop de quoi il s'agit. A un certain moment de notre vie nous décidons de devenir peintre. Je crois que chez tous les autres cela se présente de la même manière. Et par la suite on crée en dehors de la conscience. On peut beaucoup écrire à ce sujet, on peut dire bien de choses, mais ce n'est pas pour autant qu'on s'approche mieux du problème.

- Vos tableaux présentent un certain tout. N'avez-vous pas l'impression que vous regarder à travers ces tableaux, comme si vous regardiez par le lucarne du véhicule à remonter les temps, qui s'est arrêté à la lisière de la civilisation humaine, que vous êtes une Cassandra qui perdit à notre espèce une triste fin ?

Absolument pas ! Il est vrai que plusieurs personnes regardent ces tableaux et y voient une sorte de fin macabre de l'univers, des prédictions à la Cassandre. Moi, dans ces tableaux, je ne le vois pas.

- Mais vous affirmez vous-même que tout subi l'usure du temps.

- Je ne suis pas le seul ! C'est un lieu commun !

- Et pourtant vous vous efforcez à ce que le tableau soit résistant, que quelque chose soit sauvé. Ne s'agit-il pas là des tentatives irrationnelles de s'arracher de notre sort inévitable ?

- Un être humain tant soit peu normal est une créature ambivalente. Seuls les paranoïaques sont conséquents jusque au bout. Je ne suis pas un homme conséquent. Bien sûr, en regardant les chose un peu de coté, c'est un non sens absolu que d'attacher de

l'importance colossale à la résistance des choses, qui de toute manière ne nous survivront pas.

- Vous avez abandonné l'architecture, la photographie, le dessin, la peinture abstraite. Est-il possible qu'à un moment naîtra un nouveau Beksinski ? Allez-vous laisser tomber ce que vous faites en ce moment, comme vous avez abandonné les étapes antérieures de votre création ? Où bien Beksinski d'aujourd'hui est déjà définitif ?

Ca, personne ne le sait. Mais puisque j'ai déjà passé la soixantaine, les chances ne sont pas grandes. Mon père a vécu 67 ans. Je n'ai pas la sensation d'abandonner quoi que ce soit. Je n'ai jamais abandonné l'architecture, je ne l'ai jamais commencé pour dire vrai : j'ai terminé mes études, accompli le travail obligatoire, je n'aimais pas ce métier. Quant à la photographie, c'est vrai que je l'ai abandonnée. C'est parce que je ne savais pas très bien m'exprimer de cette façon. La photographie est destinée à celui qui sait s'inspirer de

la réalité qui nous entoure. Or, la réalité a une très faible influence directe sur moi. J'ai toujours été intéressé par mon intérieur. Et réaliser ce qui me passe par la tête, qui vient en quelque sorte de l'intérieur, avec un outil qui par destination enregistre la réalité extérieure, est dès le départ une contradiction. Le fait d'avoir abandonner le dessin... Entre le dessin et la peinture il n'y a pas de différence notable. D'ailleurs je n'ai pas quitté le dessin, volontiers j'y reviendrai. Mais dans cette étroitesse qui règne ici, entreprendre parallèlement le dessin exigerait la modification de l'atelier. Tout est ici gras, sali par de la peinture à l'huile. Je devrai avoir deux ateliers. Très volontiers j'aurais aussi commencé à faire de la gravure, mais bon Dieu, où ? Je n'ai pas de place pour installer la presse. Ce sont les réalités concrètes qui ont fait que je peins des tableaux.

Interlocuteur Krzysztof Andracki